



# Revue africaine

## LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCCEN (1).

Tlemccen, qui n'avait été sous les Romains qu'un point tout à fait secondaire, commence à inscrire son nom dans l'histoire vers le milieu du second siècle de l'ère musulmane. A cette époque, le chef de la puissante dynastie Idricite, génie remarquable, politique habile, pressant l'importance de cette position géographique et tous les avantages qu'on pouvait en tirer, y jette les fondements d'une grande cité. Mais sa conception incomprise meurt avec lui. Tlemccen, sous ses successeurs, paraît reléguée dans l'ombre; ses progrès sont lents, presque insensibles durant les trois siècles qui suivent. Possession toujours enviée, constamment disputée par les chefs des grandes tribus Berbères les plus rapprochées de son territoire, elle est successivement prise et reprise par les émirs Ifrenides, Maghraoua, Sanhadja et Zenata, qui y dominent sans gloire et sans aucun souci d'y fonder rien de durable. Mais sous les Almoravides une nouvelle ère commence. Les princes de cette dynastie, hommes de gouvernement, non moins que guerriers éminents, dignes héritiers des traditions de Youcof-ibn-Tachfin, ne se contentent pas d'agrandir leur empire par la force des armes; ils s'appliquent à le rendre prospère par les institutions. Tlemccen participe aux bienfaits de cette politique nouvelle. L'œuvre d'Idris se continue,

(1) Nous ne nous sommes pas cru autorisé à changer le titre de cet excellent travail, quoiqu'à notre avis ce titre soit beaucoup trop modeste et n'annonce pas, de prime abord, l'importance de l'œuvre. — Note de la rédaction.

s'agrandit, se complète. La ville naissante prend corps et pousse avec vigueur; sa population s'accroît; ses relations s'étendent; son commerce se fonde, elle est dotée de grands monuments; elle se met à l'abri, par des remparts solides, contre les coups de main aventureux; elle accueille les étrangers, même les chrétiens, à qui elle laisse la liberté de leur culte. C'est la civilisation qui succède à la barbarie. Elle mérite, dès cette époque, que l'historien Abou-Obeïd-Bekri la représente comme « la ville principale du Maghreb du milieu, le lien central des tribus Berbères, et le point de réunion préféré des caravanes venant des régions Sahariennes et Occidentales » (de 1080 à 1145 de l'ère chrétienne). Les émirs Almohades ne se montrent pas moins bons appréciateurs de l'importance de Tlemcen. Ils y attirent une population nouvelle pour combler les vides faits par la guerre; ils en relèvent les fortifications; ils l'embellissent par la construction de riches monuments; « ils travaillent à l'envi, selon l'expression d'Ibn-Khaldoun, à en faire une métropole. » Le géographe Edrisi en parle dans les mêmes termes, et il ajoute que Tlemcen devint, sous les princes Almohades, la clef de l'Afrique occidentale, et le lieu de passage le plus fréquenté par les voyageurs. Ses habitants passaient alors pour les plus riches du Maghreb après ceux d'Aghmat et de Fès. (de 1145 à 1248.)

En 646 de l'hégire (de J.-C. 1248), une révolution considérable s'accomplit dans les destinées de Tlemcen. De ville déjà florissante, mais considérée cependant comme un point secondaire dans le vaste empire Almohade, qui embrassait à la fois l'Afrique occidentale et les pays conquis par les Musulmans, en Espagne, Tlemcen devient à son tour siège d'un gouvernement et capitale d'un royaume particulier. Le berber Yar'moracen-ben-Zeïyan, émir de la tribu des Abd-el-Ouad, génie hardi et entreprenant, homme de guerre, aventureux et rusé politique, est l'auteur de cette révolution. Il enlève Tlemcen aux Almohades, s'y fait proclamer souverain et fonde ainsi une dynastie nouvelle. Ses successeurs règnent environ trois siècles sous le nom de sultans ou *Moulouk-Beni-Zeïyan*. A son apogée, leur souveraineté s'exerce dans les limites géographiques qui constituent aujourd'hui les provinces d'Alger et d'Oran. Tlemcen atteint alors son plus haut degré de prospérité! Au dire des historiens les plus dignes de foi, sa popu-

lation est de vingt-cinq mille familles, ou environ 125,000 âmes. Elle est décorée de monuments publics importants, soixante mosquées, cinq collèges ou medresas, des bains, des fontaines, des caravansérails; elle a une triple enceinte de remparts crénelés, et des portes monumentales. Un nombre infini de casernes et de vastes réservoirs d'irrigation donnent la vie à quatorze mille jardins qui l'entourent d'une ceinture luxuriante de verdure. Cent moulins échelonnés sur la rivière Saf-Saf attestent l'industrielle activité de ses habitants. Elle tisse des étoffes de laine, de soie, de brocard d'or et d'argent; ses cuirs ouvragés rivalisent avec ceux de Fès et de Cordoue; elle est le principal marché des tribus Sahariennes et du Maghreb; on y apporte la poudre d'or et tous les produits riches et précieux du Soudan. Ses relations s'étendent même aux villes maritimes les plus importantes de la Méditerranée; elle conclut des traités d'alliance et de commerce avec Gènes, Venise, Marseille, Barcelonne. Hospitalière aux marchands chrétiens, elle leur ouvre ses portes, leur permet de bâtir un vaste caravansérail (*El-K'çaria*) petite ville dans la grande, où ils résident avec un consul chargé seul d'administrer leurs affaires, et où ils pratiquent l'exercice de leur culte en toute liberté. Tlemcen est alors un foyer de lumières. Dans ses académies se rencontrent des savants venus de tous les points de l'Afrique et de l'Espagne: on y disserte et on y professe librement. Ses rois aiment les sciences, les arts, les lettres; et ils protègent libéralement les hommes distingués qui les cultivent. Ils ont une cour nombreuse et brillante, une armée disciplinée et aguerrie; ils frappent monnaie à leur coin; leur palais (*le Méchouar*) réunit toutes les splendeurs avec toutes les élégances et toutes les mollesses de la vie orientale. Tlemcen, en un mot, est, à cette époque, où le génie des nations Européennes se réveille à peine de son long sommeil, une des villes les mieux policées et les plus civilisées du monde.

La domination des Sultans Beni-Zeiyan fut souvent inquiétée par la rivalité ambitieuse et jalouse de leurs voisins les Émirs Mérinides, souverains du Maroc. Ceux-ci, après plusieurs tentatives infructueuses, parvinrent à s'emparer de Tlemcen et à l'annexer à leur empire. (1337 de J.-C.) Mais ils ne gardèrent leur conquête que vingt-deux ans. En 1359, elle retomba au pouvoir des descendants d'Yar'moracen. C'étaient, au reste, des

Princes habiles et éminemment doués que ces Émirs Mérinides. Tlemcen n'eut pas à regretter leur domination passagère; ils travaillèrent à l'embellir, et ils y laissèrent quelques beaux monuments.

Avec les premières années du seizième siècle la décadence de Tlemcen commence. La conquête d'Oran par les Espagnols (1509) découronne la royauté Zeiyanite; elle y perd un de ses plus beaux fleurons. Incapable d'opposer à l'armée chrétienne une résistance victorieuse, elle se fait l'humble vassale du Lion de Castille. D'un autre côté, une nouvelle puissance se lève à l'Orient. Deux aventuriers de génie, les frères Barberousse préludent par des conquêtes partielles au morcellement du royaume de Tlemcen. Alger, siège de l'Odjak, prend les allures d'une capitale nouvelle. Un autre État se fonde avec les lambeaux arrachés aux états Abdelouadites. Les dissensions intestines, les révoltes, la pénurie du Trésor, l'affaiblissement des forces militaires ajoutent à l'embarras et au découragement des malheureux Émirs de Tlemcen. Le moment vient où leur orgueil doit s'abaisser devant l'étendard partout victorieux des successeurs de Kheir-ed-Din; Salah-Raïs-Pacha se montre sous les murs de Tlemcen, et la ruine de ce royaume, qui n'était déjà plus que l'ombre de lui-même, est définitivement consommée (1553). Le fils du dernier sultan de la dynastie Abdelouadite, fuyant devant l'armée turque, qui prend triomphalement possession de sa capitale, se réfugie à Oran; il demande asile et protection aux Espagnols, se fait baptiser, et, sous le nom de Don Carlos, il passe à la Cour de Philippe II, où il s'éteint dans l'obscurité.

Tlemcen est dès-lors annexé aux États de l'Odjak; elle devient le siège d'un Aghalik. Le gouvernement essentiellement militaire des Turcs détruisait, mais n'édifiait pas. A ce contact la civilisation n'avait qu'à perdre, et rien à gagner. Tlemcen va s'affaiblissant de plus en plus; sa population industrielle et polie émigre pour se soustraire aux brutales algarades de la soldatesque; la vie se retire de ce corps sans âme. Des luttes intestines, des intrigues de caserne, des exécutions capitales, voilà l'affligeant spectacle que Tlemcen présente pendant les deux cent soixante-dix-sept années où elle se débat sous l'étreinte barbare de la milice turque (de 1553 à 1830).

Cette esquisse rapide des diverses phases de l'histoire de



Tlemcen était nécessaire pour l'intelligence du sujet que nous nous proposons de traiter. On comprend très-bien qu'une pareille civilisation ne passe pas sans laisser des traces. C'est à la Postérité à les recueillir religieusement. Tlemcen est la ville de l'Algérie la plus riche en souvenirs historiques, proprement indigènes. Ce ne sont pas seulement des ruines, ce sont des édifices encore debout qu'elle offre aux curieuses recherches de l'explorateur. Chaque dynastie, chaque règne, pour ainsi dire, semble y avoir laissé l'empreinte de son génie particulier. On pourrait, en quelque sorte, faire l'histoire de Tlemcen par celle de ses monuments. Tel n'est pas l'objet de ce travail beaucoup plus modeste. Nous nous renfermons dans un cadre moins étendu, et nous nous proposons seulement de faire connaître les inscriptions les plus intéressantes que nous avons pu recueillir soit dans les mosquées, soit dans les tombeaux de personnages célèbres; ainsi que celles que nous sommes parvenus à sauver de l'oubli des ruines, en les réunissant à Tlemcen même, dans un musée naissant, destiné à s'enrichir de toutes les découvertes nouvelles.

Nous ne nous bornons pas à une simple reproduction des textes épigraphiques et à leur traduction, nous appelons presque toujours l'histoire à notre aide, pour préciser une date, expliquer un nom, éclaircir un événement. C'était le seul moyen d'ôter à ce genre de travail une partie de son aridité. Parmi les ouvrages assez nombreux que nous avons dû consulter, l'*Histoire des Berbères* d'Ibn-Khaldoun, qui jette à présent une si vive lumière sur des époques longtemps restées dans l'ombre, et surtout la traduction de cette histoire par M. le baron de Slane, qui est elle-même une œuvre du plus haut mérite, a beaucoup simplifié notre tâche de narrateur. Il nous est arrivé aussi, en l'absence de données historiques précises, d'interroger la tradition, cette autre histoire vivante dans la mémoire des peuples, et la tradition nous a fourni des renseignements précieux, sans lesquels notre travail eût été incomplet. Nous n'avons négligé, en un mot, aucune recherche pour traiter le sujet avec tous les développements qu'il comporte. Puisse le résultat de nos efforts répondre au but que nous avons voulu atteindre, en attirant sur un pays bien digne d'être connu, la curieuse attention des explorateurs du passé, et la bienveillante sympathie des amis de l'art.

GRANDE MOSQUÉE. — *Djama-el-Kebir.*

La grande Mosquée se recommande, à plus d'un titre, aux studieuses investigations de l'artiste et de l'antiquaire. Suivant l'historien Ibn-Khaldoun, Idris, fils d'Abdallah-ibn-el-H'acen et chef de la dynastie Idrisite, devenu maître de Tlemcen en l'année 174 de l'Hégire (J.-C. 790-91), jeta, dès cette époque, les fondements de cet édifice religieux (1). Un témoignage aussi respectable mérite toute créance. Mais la Mosquée d'Idris disparut dans la tourmente des révolutions successives qui désolèrent Tlemcen sous la domination toujours agitée des Emirs Fatemides, Ifrenides, Sanhadja, Zenata et Maghraoua. Sur ses ruines s'éleva, 356 ans plus tard, le monument qui est encore debout de nos jours, et qui a traversé sept siècles et demi, respecté des hommes et du temps. Les titres authentiques de cette noble origine méritaient bien d'être transmis à la postérité, et nous devons bénir l'heureux hasard qui nous les a conservés. Que le voyageur pénètre dans l'intérieur du monument; qu'il s'arrête un instant sous la coupole du Meh'rab, véritable œuvre d'art bien digne d'être étudiée, et il pourra lire sur les quatre faces du pourtour supérieur l'inscription suivante, sculptée dans le plâtre, en beaux caractères andalous :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ وَصَلَّى اللَّهُ عَلَى مُحَمَّدٍ وَعَلَى آلِهِ وَسَلَّمَ  
تَسْلِيمًا هَذَا مِمَّا أَمَرَ بِعَمَلِهِ الْأَمِيرُ \* الْأَجَلُ      أَيْدِ اللَّهِ أَمْرًا  
وَأَعَزَّ نَصْرَهُ وَأَادَامَ دَوْلَتَهُ \* وَكَانَ أَتِيَامَهُ عَلَى يَدِ الْبَغِيَّةِ الْأَجَلُ  
الْفَاضِي الْأَوْصَلُ أَبِي الْحَسَنِ عَلَى بْنِ عَبْدِ الرَّحْمَنِ \* ابْنِ عَلِي  
أَادَامَ اللَّهُ عَزْهَمَ بِسْمِ اللَّهِ فِي شَهْرِ جُمَادَى الْآخِرَةِ عَامِ ثَلَاثِينَ وَخَمْسِ  
مِائَةٍ

(1) Ibn-Khaldoun. *Histoire des Berbères*, tome III, page 535 de la traduction de M. le baron de Slane.

TRADUCTION.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu répande ses grâces sur Mohammed et sur sa famille, et qu'il leur accorde le salut! La construction de cette Mosquée a été ordonnée par l'Emir très-illustre..... Que Dieu fortifie son pouvoir, augmente le secours qu'il lui accorde contre ses ennemis, et perpétue la durée de son règne! Elle a été entièrement construite sous la direction du Docteur très-illustre, le Kadi très-agréable à Dieu, Abou-el-H'acen-Ali-ben-Abd-er-Rahman-ben-Ali. Dieu fasse durer leur gloire! Et elle a été achevée dans le mois de Djoumada, second de l'année cinq cent trente (530). »

Une particularité qui frappe tout d'abord à la lecture de cette inscription commémorative, c'est que le nom du prince fondateur qui s'y trouvait originairement mentionné, a disparu sous le ciseau. Ainsi s'exerçait, dans ces temps reculés, la vengeance d'une dynastie rivale, qui, parvenue au pouvoir, voulait effacer les traces glorieuses de celle qui l'avait précédée. Mais le hasard a voulu que ce calcul barbare ait été déjoué, grâce à trois chiffres que le ciseau destructeur a épargnés. La date, demeurée intacte, nous permet, en effet, de restituer le mérite et l'honneur de la fondation à son véritable auteur. Djoumada second, de l'an 530 de l'Hégire, correspond au mois d'avril de l'année 1136 de l'ère chrétienne. A cette époque, Tlemcen se trouvait encore au pouvoir des Emirs Almoravides, et le souverain, alors régnant, de cette dynastie, était Ali-Ibn-Youçof. Ce prince, fils du célèbre conquérant Youçof-Ibn-Tachfin, et qui lui avait succédé au commencement de l'année 500 (J.-C. 1106), a laissé lui-même un nom glorieux dans l'histoire. Il se signala par de brillants faits d'armes en Espagne, où il étendit les limites de l'empire musulman, et il affermit, par un gouvernement sage et vigoureux, la puissance de sa dynastie dans les Etats du Maghreb. Son règne, prospère pendant quinze années, fut, à la fin, troublé par les dissensions suscitées, au nom du Mehdi, par les partisans de la secte Almohade. A sa mort, arrivée en 537 (J.-C. 1142-43), Ali-ibn-Youçof ne laissa à son fils Tachfin qu'un pouvoir précaire, que ce dernier prince devait perdre quatre ans plus

tard, dans un combat décisif, livré sous les murs d'Oran, et qui lui coûta la vie. Cet événement rendit les Almohades maîtres de l'empire du Maghreb (1).

La grande Mosquée, élevée à Tlemcen sous le règne d'Ali-ibn-Youçof, témoigne d'une conception large et hardie. Elle justifie bien son nom par la remarquable étendue de ses constructions. C'est un édifice carré sur sa base, et d'une simplicité majestueuse; il plaît à l'œil, autant qu'il satisfait le goût exercé de l'artiste par la régularité de ses proportions et par l'imposante harmonie de son ensemble. Huit portes donnent accès dans ce monument, dont la forme générale est un carré d'une superficie d'environ trois mille mètres. Le côté orienté au midi forme le vaisseau principal, et c'est la partie de l'édifice le plus spécialement réservée à l'assemblée des fidèles. Six rangs d'arcades ogivales le divisent dans toute sa longueur, qui n'a pas moins de cinquante mètres, et sont coupées perpendiculairement par treize travées, chacune de vingt mètres. Soixante-deux piliers ou colonnes soutiennent ces arcades, et les relient entre elles. La cour ou atrium, au milieu de laquelle s'élève une vasque en marbre onyx translucide, qui déverse l'eau nécessaire aux ablutions, est carrelée en larges dalles du même marbre; elle forme un rectangle de douze sur vingt-un mètres de côté. Elle est circonscrite au levant et au couchant par trois travées d'arcades, sorte de deambulatorium, qui se relie à la partie principale que nous avons déjà décrite. Enfin, du côté qui regarde le nord, se dresse le minaret, tour rectangulaire bâtie en briques, ornée sur ses quatre faces de colonnettes de marbre et revêtue de mosaïques. Il a cent pieds d'élévation; on monte à sa plate-forme par un escalier de cent trente marches. Tel est l'ensemble de ce monument, d'un style simple, sévère, sobre d'ornements et froidement religieux. Le *Meh'rab*, ce sanctuaire des temples musulmans, est la seule partie de l'édifice qui se distingue par sa décoration. C'est un magnifique bouquet d'arabesques. L'œil est ébloui autant que charmé par cette riche profusion de rosaces, de losanges, de fleurs découpées à jour comme la plus fine dentelle; bigarrure étincelante, pleine de fantaisie, de caprice, d'imprévu. De larges rubans de caractères coufiques ou andalous, retraçant à l'œil exercé

---

(1) V. *Ibd.* Khald., tome II de la trad., p. 82 et suiv.



du thaleb des sentences choisies du Coran, enlacent de leurs dessins gracieux ces mille figures géométriques si habilement refouillées. On dirait une surprise du kaléidoscope. Enfin, comme pour ajouter à l'effet, une lumière douce et mystérieuse, glissant d'en haut, teint de reflets fantastiques ce merveilleux tableau, qu'il est plus facile d'admirer que de décrire. Il s'agit, comme on voit, d'une véritable œuvre d'art, et c'est peut-être ici le spécimen le plus riche et le plus curieux qui existe de l'ornementation arabe.

A droite de cette belle coupole, et au fond de la première travée, les Musulmans de Tlemcen montrent avec respect l'endroit où fut inhumée, dans le mois de Dou l-Kâda de l'année 681 (avril 1283), la dépouille mortelle du sultan Yar'moracen-ben-Zeïyan, dont le nom est resté populaire parmi eux. Le tombeau a disparu; mais la tradition en précise la place, qui est demeurée l'objet de la vénération publique. Yar'moracen, pendant son long règne de quarante-quatre ans, avait beaucoup travaillé à l'embellissement de sa capitale. Il aimait surtout de prédilection la grande mosquée attenante à son palais (*K'asr-el-K'edim*). Il venait chaque jour y prier, et prenait place volontiers au milieu des savants professeurs qui y réunissaient leurs disciples. Il voulut ajouter à la somptuosité de ce monument, et c'est à lui qu'est due la construction du minaret. Lorsque ce bel ouvrage d'architecture fut terminé, les courtisans du Prince le pressaient d'ordonner qu'une inscription y fût placée pour rappeler à la postérité le nom de celui qui l'avait fait exécuter. Yar'moracen leur répondit dans la langue Zenatia ou Berbère qui était sa langue maternelle : « *Issents Reubbi*; Dieu le sait, » voulant exprimer par ces paroles qu'il suffisait que Dieu eût connaissance de son œuvre (1). Exemple de modestie, rare assurément, et qu'il faut admirer, bien qu'il nous ait privés d'une précieuse inscription qui eût trouvé tout naturellement sa place dans ce recueil. Yar'moracen avait comblé la grande mosquée de ses dons. Un des présents royaux subsiste encore aujourd'hui, au dire des Musulmans. C'est un lustre de dimension énorme, en bois de cèdre lamé de cuivre, que l'on peut remarquer dans la travée du milieu, vis-à-vis du

---

(1) V. *Histoire des Beni-Zeïyan*, par Mohammed Et-Tenassy, trad. par M. l'abbé Bargès, p. 22. (Paris, 1852.)

Meh'rab. Ce lustre bizarre de forme et d'aspect, mesure huit mètres de circonférence à sa base; il est suspendu à la coupole par des chaînes en cuivre massif, ciselé dans la partie supérieure. L'état de délabrement de cette relique ne trahit que trop son antique origine, et la tradition qui la fait vieille de près de six siècles, n'a rien d'in vraisemblable.

Entre le Meh'rab et la place que l'on assigne au tombeau d'Yar'moracen, il existe une petite porte ogivale qui donne accès dans une salle haute et peu éclairée. Vous pouvez remarquer au-dessus de cette porte une tablette en bois de cèdre, encastrée dans la muraille, et sur laquelle se détache en relief une ligne de caractères arabes d'un beau type andalous vigoureusement fouillés dans le bois. Des rosaces finement sculptées forment l'encadrement. La tablette mesure deux mètres et demi de longueur, sur une hauteur de trente-cinq centimètres. Il y a quelques années, ce monument épigraphique était complètement ignoré; une couche épaisse de chaux le recouvrait depuis bien longtemps, et l'indifférence des indigènes ne leur permettait pas de soupçonner qu'il pût y avoir quelque intérêt à aller à la découverte sous cet enduit séculaire. L'envie nous prit de déchirer le voile. Le badigeon fut enlevé; la tablette nettoyée avec soin, et nous eûmes alors, à la grande surprise de nos Musulmans, la satisfaction de faire reparaître au jour l'inscription que voici :

امر بعمل هذه الخزانة المباركة مولانا السلطان ابو حمو ابن  
الامرا الراشدين ايد الله امرة واعز نصره ونفعه كما وصل ونوى  
وجعله من اهل التفوى وكان الفراغ من عملها في يوم الخميس  
ثالث عشر لذي فعدة عام ستين وسبع مائة

TRADUCTION.

« Cette bibliothèque bénie a été fondée par l'ordre de notre maître, le sultan Abou-Hammou, fils des émirs légitimes; que Dieu fortifie son pouvoir, qu'il augmente sa force contre ses ennemis, qu'il le récompense suivant le mérite de son œuvre

et de ses intentions, et le conserve au nombre des serviteurs zélés de la Foi ! L'établissement en a été achevé le jeudi, treize de dou-l-k'âda de l'année sept-cent-soixante (760). »

Cette date correspond au 7 octobre 1359 de notre ère. Le fondateur est le sultan Abou-Hammou-Mouça, deuxième du nom, qui est considéré comme le restaurateur de la dynastie Abd-el-Ouadite sur le trône de Tlemcen. Ce prince était arrière petit-fils d'Yar'moracen, et il fut son sixième successeur. Il reprit le pouvoir sur les émirs Merinides, au commencement du mois de rebiâ premier 760 (février 1359), et c'est neuf mois après cette reprise de possession, qu'il fit la fondation pieuse, dont l'inscription que nous venons de rapporter a transmis le souvenir à la postérité. Abou-Hammou était un roi généreux, libéral, bienfaisant. Il aimait les arts et les lettres et protégeait ceux qui s'y adonnaient; c'est par ce côté surtout qu'il se distingua, et qu'il a mérité d'échapper à l'oubli. Il attirait les savants de renom dans sa capitale, témoin Ibn-Khaldoun qui eut part à ses largesses, il les comblait de faveurs, et les encourageait autant qu'il les flattait en assistant à leurs leçons. Il fonda un vaste collège (*la Medresa-Tachfinia*) qui subsiste encore aujourd'hui, dans le voisinage de la grande mosquée (1). Mais c'est principalement envers les poètes qu'Abou-Hammou se montrait libéral et magnifique. Lui-même s'adonnait avec succès à la poésie, et le recueil de ses œuvres littéraires, connu sous le nom de *Divan d'Abou-Hammou*, est un livre fort vanté, même des lettrés musulmans de nos jours. Il avait composé, pour son fils Abou-Tachfin, un ouvrage intitulé *Chapelet de perles* ou *Traité de l'art de régner* (2). Le royal héritier fit peu de cas des leçons paternelles, à en juger par l'esprit de révolte qui l'anima toute sa vie. Ce fut en combattant à la tête de son armée contre ce fils indigne, devenu son compétiteur, qu'Abou-Hammou périt dans le mois de dou-l-h'idja 791 (novembre 1389). Il était âgé de soixante-huit ans, et en avait régné trente.

Les deux inscriptions que nous venons de rapporter sont les

---

(1) Cette *Medresa* n'avait pas changé de destination jusqu'à l'époque où nous nous sommes emparés de Tlemcen. Depuis lors, l'administration militaire l'a convertie en magasin aux vins.

(2) Mohammed-et-Tenassy. — Trad. Bargès. P. 72.

seules que l'on trouve dans l'intérieur de la grande mosquée. Il en est une troisième, que l'on peut lire extérieurement (1) au-dessus de la porte, aujourd'hui condamnée, qui s'ouvrait autrefois du côté du midi, à gauche du Meh'rab. Elle est peinte sur bois et abritée par un auvent décoré de rosaces sculptées. Le caractère Maugrebin, et un peu maniéré, se dessine en blanc sur fond rouge. Cette inscription peut dater de deux siècles; elle ne présente d'ailleurs aucun intérêt historique et elle a été composée dans un esprit exclusivement religieux. C'est une simple citation des versets 37 et 38 de la vingt-quatrième sourate du *Koran*. Nous n'en croyons pas moins devoir la reproduire ici :

عَوذُ بِاللَّهِ مِنَ الشَّيْطَانِ الرَّجِيمِ بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ صَلَّى اللَّهُ  
وَسَلَّمَ عَلَى سَيِّدِنَا وَمَوْلَانَا مُحَمَّدٍ وَعَلَى آلِهِ الْهَاطِبِيِّ الْكَرِيمِ \*  
رَجُلٌ لَا تَلْهِيهِمْ تِجَارَةٌ وَلَا بَيْعٌ عَنْ ذِكْرِ اللَّهِ وَإِقَامِ الصَّلَاةِ وَإِيتَاءِ  
الزَّكَاةِ يَخَافُونَ يَوْمًا تَتَفَلَّبُ فِيهِ الْقُلُوبُ وَالْأَبْصَارُ لِيَجْزِيَهُمُ  
اللَّهُ أَحْسَنَ مَا عَمِلُوا وَيَزِيدَهُم مِّنْ فَضْلِهِ وَاللَّهُ يَرْزُقُ مَن يَشَاءُ  
بِغَيْرِ حِسَابٍ

TRADUCTION.

« Dieu me garde contre Satan le Lapidé ! Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Que Dieu accorde ses grâces et le salut à notre Seigneur et notre Maître Mohammed et à sa famille. Il est l'Élu, le Généreux.

» Les hommes que le commerce et le soin de leurs affaires ne détournent pas du souvenir de Dieu, ni de la pratique de la prière et de l'aumône, et qui redoutent le jour où les cœurs et les yeux seront bouleversés, Dieu les récompensera suivant le mérite de leurs œuvres, et les comblera de ses faveurs. Dieu dispense ses bienfaits à qui il lui plaît, et sans compter. »

(1) Mohammed Et-Tenecsy. Trad. Bargès, p. 72.



II.

TOMBEAU DE SIDI-AH'MED-BELH'ACEN EL-R'OMARI.

On ne saurait quitter la grande mosquée, sans visiter tout à côté un petit oratoire qui a le privilège d'attirer, depuis quatre siècles, la vénération de tous les musulmans. Nous voulons parler du tombeau de Sidi-Ah'med-Belh'acen-el-R'omari. Ce saint personnage, originaire de la tribu Berbère des R'omara, vivait dans le neuvième siècle de l'hégire. Il ne passait pas pour un savant docteur, mais il était considéré comme un homme juste servant Dieu. Dès sa jeunesse, il avait renoncé au monde et à ses plaisirs; il fuyait la société, ne se montrait jamais en plein jour, et passait toutes ses nuits dans l'intérieur des mosquées, veillant et priant. Sidi-Ah'med-Belh'acen avait fait deux fois le pèlerinage, et s'était fait initier, en Orient, aux doctrines ascétiques des Soufis. Il les pratiqua toujours rigoureusement, vivant dans l'humilité, la pauvreté, l'abstinence et la chasteté. On admirait ses grandes vertus, et on lui attribua le don des miracles et la prescience de l'avenir. Mais les rigides austérités auxquelles il se livrait sans relâche, abrégèrent ses jours. Un matin, on le trouva mort dans la grande mosquée; il avait conservé l'attitude de l'homme qui prie. Son corps fut déposé dans une des galeries extérieures de cet édifice, auprès d'une petite maison que l'humble hermite s'était choisie pour retraite. La dévotion des fidèles lui éleva un tombeau, et le bruit s'accrédita que Dieu, voulant honorer et récompenser en sa personne le modèle de ses serviteurs, lui avait accordé, après sa mort, le pouvoir de soulager et même de guérir toutes sortes d'infirmités physiques et morales. On juge avec quelle facilité ce bruit se propagea et prit créance. Bientôt l'oratoire de Sidi-Ah'med-Belh'acen devint le rendez-vous de tous les affligés. C'est sans doute à cette croyance populaire qu'un poète du temps faisait allusion dans le quatrain suivant, que nous trouvons gravé au-dessus de la porte qui donne entrée dans ce lieu vénéré :

سَطَعَتْ بِضَائِلُ ذَا الْهَافِ كَمِثْلِ مَا  
\* سَطَعَ الصَّبَاحُ أَوْ اسْتَنْبَارَ الْبَرْفَدُ \*  
بِإِذَا عَرَّتْكَ مُلِمَّةٌ بَدَوَاهَا  
\* شَهْسُ السِّيَادَةِ وَالْمَغَارِ أَحْمَدُ \*

TRADUCTION.

- « Elles se répandent les vertus de ce sanctuaire ,  
» Pareilles à la lumière de l'aurore ou à l'éclat des astres.  
» A vous que de grands maux affligent, celui qui doit les  
guérir ,  
» C'est ce soleil de noblesse et de science , Ah'med ! »

L'inscription est gravée en relief sur un madrier de cèdre qui forme imposte, et mesure 1<sup>m</sup> 60 de longueur sur une hauteur de 25 centimètres. Le caractère est africain, et d'un beau modèle; chaque vers est encadré de rosaces et de fleurs sculptées avec un art remarquable.

Nous devons à l'auteur du *Bostan* de connaître d'une manière précise la date de la mort de Sidi-Ah'med-Belh'acen (1). Cet événement arriva le douzième jour du mois de chaoual 870 (mai 1466), sous le règne du sultan Abou-Abdallah-Moh'ammed-el-Motanekkel, le vingtième prince de la dynastie Abd-el-Ouadite qui se fût assis sur le trône d'Yar'moracen,

CHARLES BROSSELDARD.

(A suivre.)

---

(1) *El-Bostan fi dzeker el-aoulia ou el-oulama bi Tlemsan*, est une histoire des marabouts savants auxquels Tlemcen s'honore d'avoir donné le jour. L'auteur de cet ouvrage est Sidi-Moh'ammed-ben-Moh'ammed, surnommé Ibn-Meriem, qui vivait vers le milieu du seizième siècle de notre ère.